**Le Grand Monde**

Au fil des années, la procession familiale qui empruntait l’avenue des Français avait connu bien des variantes, mais jamais encore elle n’avait pris l’allure d’un cortège funèbre. Au détail près qu’elle était bien vivante, il semblait, cette année, qu’on emmenait Mme Pelletier à sa dernière demeure. Son mari, lui, comme à son habitude, marchait en tête d’un pas d’autant plus solennel que son épouse se traînait loin derrière et ne cessait de s’arrêter pour adresser à son fils Étienne le regard d’une agonisante qui supplie qu’on l’achève. Derrière eux, Jean dit Bouboule, en digne aîné, avançait d’un pas raide, sa petite épouse Geneviève trottinant à son bras. François fermait la marche en compagnie d’Hélène.

À l’avant du cortège, M. Pelletier saluait en souriant les marchands ambulants de pastèques et de concombres, adressait un signe de la main aux cireurs de chaussures, on aurait juré un homme marchant vers son couronnement, ce qui n’était pas loin de la réalité.

Le « pèlerinage Pelletier » se déroulait le premier dimanche de mars, quel que soit le temps. Les enfants l’avaient toujours connu. On pouvait échapper au mariage d’un voisin, au réveillon du jour de l’an, à l’agneau pascal, il était impensable de manquer l’anniversaire de la savonnerie. Cette année, M. Pelletier avait même payé les billets aller-retour depuis Paris pour être certain de la présence de François, de Jean et de son épouse.

Le rituel comprenait :

Acte I, la lente déambulation jusqu’à la fabrique, principalement destinée aux voisins et aux connaissances.

Acte II, la visite des locaux que tout le monde connaissait par cœur.

Acte III, le retour avenue des Français avec un arrêt au Café des Colonnes pour prendre l’apéritif.

Acte IV, le repas de famille.  
— Comme ça, disait François, on s’emmerde quatre fois au lieu d’une.

Reconnaissons qu’au retour de la fabrique il était assez pénible, au café, d’entendre M. Pelletier rappeler les principales étapes de la saga familiale.

Dans son esprit cette manufacture, située à un jet de pierre de la place des Canons, était destinée à devenir la principale industrie de la ville. Au cours des années, il n’avait cessé d’innover, ajoutant aux recettes traditionnelles des huiles de coprah, de palme ou de coton, peaufinant les conditions de séchage, modifiant l’usage des acides oléiques, etc. Rien ne le rendait plus heureux que de voir ses chaudrons fumants dont des équipes surveillaient la température vingt-quatre heures sur vingt-quatre, d’admirer les goulottes qui charriaient le savon liquide jusque dans les vous reprendre un peu », disait-il parfois à l’employé de bout de chaîne qui n’avait rien demandé. On voyait alors le propriétaire de l’usine s’installer devant l’appareil de découpe qui faisait glisser vers lui des pains de savon vert sur lesquels, d’un coup de maillet ni trop faible ni trop puissant, il appliquait l’estampille « Maison Pelletier » composée de la silhouette de la fabrique entre deux feuilles de cèdre.

**(par** [**Pierre Lemaitre**](https://www.rue-des-livres.com/auteurs/2421/pierre-lemaitre.html)**)**